

Vo sara bin lo dialbllo

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217789>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'étranger; l'amie de l'un d'eux voudrait le rete-
nir, mais en vain. Ces deux chansons sont du Ju-
ra bernois et du canton de Neuchâtel.

La 15me: *Auprès du Louvre*. Chantée par un
habitant de Gryon où elle a été découverte, cette
chanson résume la psychologie des deux précé-
dentes.

La 16me: *Le déserteur*. Elle date du quatorziè-
me ou du quinzième siècle; bien connue de nos
étudiants, elle est très populaire.

La 17me: *Le retour du soldat*. C'est le pendant
de la chanson du départ; le soldat est de retour,
mais absent depuis sept ans, il n'est pas reconnu
des siens d'abord; vient ensuite la consolation des
parents affligés.

La 18me: *Calmé du soir*. Seule chanson ayant
une vraie teinte patriotique. Autrefois les chants
patriotiques n'étaient pas nombreux, mais on agis-
sait peut-être un peu plus. Elle est d'inspiration
vaudoise; il n'y a pas de grands mots, le tableau
est emprunté à la vie rustique.

Par ce qui précède on peut se faire une idée du
plaisir que les nombreux auditeurs ont éprouvé;
et dire que grâce au zèle de MM. Lauber et Che-
rix, 2000 de ces vieilles chansons ont été déjà
trouvées. Ils ont droit à toute notre reconnaissance.

Nous terminerons en disant que les costumes de
Bourgeois 1810; de Paysan 1800 et de Soldat 1790,
portés par M. Chérix étaient de toute beauté et
bien de l'époque.



VO SARA BIN LO DIALBLIO

A l'occasion de la mémorable votation du
3 décembre — c'est loin derrière nous —
le *Journal d'Estavayer* rappelle une jo-
lie anecdote sur le doyen Bridel, l'auteur du *Con-
servateur suisse*.

« La preuve est faite maintenant que l'idée de
propriété est fortement gravée dans le cœur des ci-
toyens suisses, disait le *Journal d'Estavayer*, en
enregistrant le magnifique succès de la votation
précitée. Il en a toujours été ainsi. Une anecdote
déjà ancienne, confirma ce fait. C'est celui que
l'on appelait le doyen Bridel, ancien pasteur à
Montreux et à Château d'Oex, qui en est l'un des
héros. Il reste entendu que M. Bridel ne fut pas
toujours le doyen Bridel, lequel a si bien illustré
son passage dans la vie vaudoise.

Rappelons que M. Bridel était un ami sincère
des Fribourgeois et surtout des Gruyériens. Le
chant que chacun connaît ou, du moins qu'il a en-
tendu exécuter: « Sur les montagnes de Gruyère »
et dont le nom de l'auteur fut pendant longtemps
perdu ou ignoré, était de la composition de M.
Bridel. Cet hymne patriotique fut composé à l'oc-
casion de l'occupation des frontières, peut-être en
1856. Le contingent de chaque canton avait son
chant particulier, et je me rappelle avoir lu que
celui des soldats fribourgeois était l'un des meil-
leurs.

Inutile de répéter que M. Bridel était pasteur:
il débuta dans le ministère à Château d'Oex. Il y
arriva aux premiers jours d'une semaine de prin-
temps. La neige repliait son manteau d'hermine et
l'aimable et fraîche verdure occupait la place aban-
donnée presque immédiatement.

Depuis le presbytère, on montra à M. Bridel la
demeure de différents malades qu'il tenait de vi-
siter. L'un d'eux était assez gravement atteint et
réclamait la sollicitude du pasteur.

Avant de se mettre en route, M. Bridel examine
la configuration du pays et voit les interminables
lacets que fait le chemin de montagne, avant d'ar-
river au domicile du patient. D'autre part, en pre-
nant à travers prés, le trajet est singulièrement rac-
courci, et l'on se décide pour cette dernière alter-
native.

Après quelques minutes de marche, il voit venir
à sa rencontre un naturel armé d'un trident. L'ex-

cellence de sa cause donne à M. Bridel une grande
assurance et, malgré l'arme terrible de son adver-
saire, il continue d'avancer bravement.

Une fois à portée de la voix, le dialogue suivant
s'engage:

— Io allà vo? Nè pas lo tzemin.

L'on ne pouvait guère contester sur cette inter-
pellation; aussi, M. Bridel tâche de désarmer son
interlocuteur, prétextant qu'il est au pays que de-
puis la veille, qu'on l'attend impatiemment dans
une maison un peu plus haut, que, d'ailleurs, il
ne fait pas grand mal; à peine l'herbe commence-
t-elle à pousser...

— Nè pas lo tzemin, reprend le montagnard,
fo vo rêveri.

Plaidant encore sa cause, M. Bridel voit le mo-
ment venu de décliner ses titres pour ramener l'in-
digène au respect et le faire rentrer sous terre.

— C'est un fait, dit-il, ce n'est pas le chemin,
mais on m'attend là-haut où se trouve une person-
ne gravement malade, je dois y aller, attendu que
je suis le nouveau pasteur de la paroisse...

Et le montagnard, esquissant un geste non équi-
voque avec son trident, lui dit d'un ton courroucé
ne supportant pas de réplique:

— Vo sara bin lo diàbllo, nè pas lo tzemin;
fo vo rêveri.

Et il fut fait ainsi.

MONSIEUR SE LAMENTE

*Jadis, de ta plus faible voix
Tu me chuchotais quelque chose
De troublant, de tendre, et parfois
Tu m'appelais ton ange rose.*

*Maintenant, c'est moins doux, pour sûr!
Depuis le quatrième étage
Tu me jettes mon nom: « Arthur! »
En ameutant le voisinage.*

*Jadis, suspendue à mon cou
Tu murmurais: « fuyons le monde,
Allons cacher notre amour fou
Au sein de la forêt profonde. »
Maintenant, pendue à mon bras,
Tu m'êreintes, tu te lamentes,
Ton cor au pied ne permet pas
D'accomplir les moindres descentes.*

*Jadis pour tout, à tout moment
Tu déstrais que l'on s'embrasse,
Et l'on se donnait longuement
De ces baisers où l'âme passe.*

*Maintenant c'est au Nouvel An
Que tu me flannes sur la tête
Un gros baiser, et ta maman
Estime encor' la chose bête.*

*Jadis dans les prés tu cherchais
Des fleurs; tu les mettais en gerbes;
Pour m'alarmer tu te cachais
Souvent parmi les hautes herbes...*

*Maintenant, sous ton parasol
Tu t'assieds auprès des gentianes,
Puis tu les arraches du sol
Pour en préparer des tisanes.*

*Jadis, l'été, nous partions loin
Nous promener dans la campagne.
Tes cheveux embaumaient le join
Et j'étais fier de ma compagne.*

*Maintenant l'on reste chez soi,
Tu crains le soleil sur ta nuque,
Tu dors sans t'occuper de moi,
Tes cheveux sentent la perruque.*

*Jadis, de tes petites dents
Tu grignotais de bonnes choses;
Tu laissais fondre des fondants
Au contact de tes lèvres roses.*

*Maintenant tu mâches du pain
Avec un morceau de fromage.
Et quand tu manges du lapin,
La sauce en tache ton corsage.*

*Jadis, lorsqu'on doigt tu saignais
Tu me disais: « Sucre, ou je pleure! »
Et tu riais. Je te plaignais,
Te consolais durant une heure.*

*Maintenant tu gémis: « monsieur,
Ma jambe me fait mal. Frictionne. »
Et je frictionne de mon mieux.
J'ai fini, tu gémis: « Savonne! »*

*Jadis, à la chute du jour
Nous lisions ensemble un poème
Plein de tristesse et plein d'amour
Et tu soupirais: « comme on s'aime! »*

*Maintenant c'est bien autrement,
Tu parles sur un autre thème;
Tu me lis le Sillon Romand
Et tu m'expliques comme on sème.*

André Marcel.

Une de nos aimables et spirituelles lectrices ne
répliquera-t-elle pas aux vers jolis, mais moqueurs,
de M. Marcel. Allons, Mesdames, la plume en main!

Un beau grade. — Hé bien! demandait-on à made-
moiselle Marie, voilà votre frère militaire; quel
grade a-t-il?

— Oh! un très beau: il est guide de gauche du
premier rang de la troisième section de la première
compagnie du bataillon numéro quinze du cinquiè-
me régiment de la deuxième division d'armée suisse.

— Oh! Mais c'est superbe! En continuant de ce
train-là, il ne tardera pas à passer capitaine... Oh!
mais, vous, dites donc... je ne suis pas étonné que
vous ayez toujours obtenu le prix de mémoire.

Le bon ouvrier. — (Fragment de composition d'un
élève de 12 ans). — « Souvent le patron l'envoie chez
des clients pour réparer une fenêtre ou une porte.
Lorsqu'il arrive chez une personne, on voit tout de
suite qu'il s'y connaît: il l'examine à fond, il la fait
tourner plusieurs fois pour voir si elle crie; alors
il la graisse avec soin et s'assure que les charnières
jouent bien; si elle est trop basse, il y met des ron-
delles pour qu'elle soit plus haute. »



LE VOYAGEUR SENTIMENTAL OU MA PROMENADE A YVERDON

(Suite.)

Louis et Nina.

— Oiseau de mort! Oiseau de mort!

Et je vis un paysan s'enfoncer dans l'épais-
seur de la forêt. J'eus le temps d'apercevoir sa fi-
gure, qui me parut intéressante; mais ses joues
caves, ses yeux éteints m'annonçaient le ravage de
la douleur.

Oiseau de mort, oiseau de mort, répétais-je le
long de la route, en cherchant le sens que pou-
vaient avoir ces paroles. Les couleurs dont l'hiver
et la nuit peignaient la nature m'avaient disposé
à les entendre; je me rappelais l'air intéressant de
ce jeune homme; je le croyais malheureux, et ses
tristes accents résonnaient au fond de mon cœur.

Arrivé à Aclens, et m'étant informé de lui, je
me fis conduire à la maison de son père, à qui je
dis ce que j'avais entendu. Cet homme, sensible à
l'intérêt que je prenais à son fils, me fit asseoir
en me serrant affectueusement la main, et m'offrit
du meilleur vin de sa cave; je n'en avais pas la
moindre envie; son ton me la donna. Je bus à sa
santé, il but à la mienne, et nous voilà bons amis.

Quand il eut tisonné son feu et posé ses lunettes,
il me pria de lui raconter de nouveau ce que j'a-
vais vu et entendu. Il gémissait, et m'adressait des
paroles entrecoupées, comme si j'eusse connu le su-
jet de ses peines. Ensuite il tourna longtemps au-
tour de l'éloge de son fils, avant que d'en venir à
son histoire. J'étais pressé; mais c'était un père,
un père malheureux... je partageais le plaisir qu'il
avait de m'impatisier.

— Vous l'avez vu, monsieur?

— Oui, mon brave homme; que lui est-il donc
arrivé?

— Eh bien! mon pauvre Louis était amoureux
de Nina... Vous ne l'avez pas connue, monsieur?